

Le Voyage en Grèce

COLLECTION ESSAIS
Série « Libre pensée »

Baptiste Dericquebourg

LE VOYAGE EN GRÈCE

ANACHARSIS

Photographie de couverture :

ISBN : 979-10-279-0476-1

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi Livre

© Anacharsis Éditions, 2024

43, rue de Bayard

31000 Toulouse

www.editions-anacharsis.com

LE *FOURNOS* est une ancienne boulangerie reconvertie en théâtre, sur le flanc nord du Lykabette, ce mont qui domine tous les autres à l'intérieur d'Athènes. « *Imaginez... la rue Mavromichalis et les alentours sans goudron, avec de très rares automobiles, et des maisons néoclassiques. Imaginez des enfants dans la rue, des vélos, des ballons, les habitants du quartier. La boutique se trouvait devant le four, et quand tombait la nuit, ses vitres et sa grande enseigne avec des lampes à huile créaient un tableau éblouissant. À 9 heures le soir, quand le Fournos fermait, tout le monde se dispersait. Imaginez dans le Fournos un monde de koulouria, de gâteaux, de bonbons, de sésame, de sucreries, des machines, des senteurs et une chaleur magique pendant l'hiver... les récits des anciens, des surnoms pour tous les clients, les fêtes le soir, un accordéon et des danses à n'en plus finir...* » Tel était le *Fournos*, à ce que raconte une bannière à l'entrée, dans les années 1930 à 1960. Depuis, le béton a tout recouvert, un supermarché s'est installé en face, à côté d'un bar à hôtesses slaves. Après sa fermeture comme boulangerie, le *Fournos* a rouvert dans les années 1990 avec une autre fonction : dans la salle derrière un petit bar, une scène a été installée devant l'ancien four en brique. On y joue beaucoup de spectacles pour enfants, parce que les écoles grecques continuent d'accorder une place importante au théâtre. Ce public scolaire stimule des mises en scène adaptées qui sont souvent de qualité. On y joue aussi, le soir, des créations contemporaines pour les adultes. La mode dans les années 2010 était à l'adaptation de romans

russes, américains, ou français. Le bar, lui, derrière une verrière en fer forgé, semblait tout à fait parisien : petit, étroit, un peu rétro. Les livres s'empilaient sur une étagère d'un côté, et les bouteilles couvraient le mur derrière le comptoir.

Ce petit bar-théâtre incarne bien l'hybridation complexe de l'Athènes contemporaine, et le décalage entre les mots et les choses qui s'installe lorsqu'on parle de la Grèce. Mon jugement est peut-être biaisé, parce que c'est là que par le hasard des rencontres j'ai pris pied dans la ville, en 2011, que j'ai noué des amitiés et même que je suis tombé amoureux, mais ce n'est pas un mauvais point de départ pour cet essai. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le voyage en Grèce était habité d'une certaine évidence. On ne doutait pas qu'il y ait eu un sens à s'y rendre. La plupart des voyageurs occidentaux appartenaient aux classes aisées, ils avaient appris un peu de latin et parfois un peu de grec ancien, ils possédaient quelques références culturelles et historiques sur le pays de Périclès et de Platon. Ils savaient ce qu'il fallait y voir et, pour ceux qui voulaient écrire sur ce voyage, ils savaient ce qu'il fallait décrire. Aux descriptions du Parthénon et des colonnes du temple de Zeus Olympien s'associaient les brigands grecs et quelques scènes orientalisantes. Mais souvent s'ajoutait une certaine tristesse à ce voyage si attendu : « *On est malheureux d'avoir vu Athènes...* », pleure Alexis de Valon dans la *Revue des Deux Mondes* en 1843 « *Tout rêve de jeunesse s'enfuit à l'aspect de la moderne capitale de la Grèce, et l'on ne sait, quand on l'a vue, comment encadrer dans ce qui existe le souvenir du passé.* » L'écart entre la Grèce dont on nous a parlé et celle que l'on découvre ne s'est pas entièrement résorbé, mais ce ne sont plus les mêmes termes : rares sont les touristes qui viennent en Grèce portés par leurs souvenirs d'hellénistes au collège ou au lycée. Le pays est plutôt annoncé par une abondance de photos et

de vidéos, qui véhiculent aussi leurs mensonges sélectifs. La tristesse du voyageur déçu est plus rare, parce que le pays s'est adapté à ces images.

Mais ce voyage en Grèce apporte aussi son ennui, et aussi un peu de tristesse. À quelques exceptions près, les ruines antiques sont à ras du sol. Plutôt que des poètes et des philosophes, on croise des migrants sur des triporteurs en train de collecter du métal ou du carton dans les poubelles. Les lieux aménagés pour le tourisme sont clairement délimités : et le reste ? Le guide touristique s'accommode bien de cet espace discontinu : une écriture neutre sautant de sites archéologiques en plages époustouflantes, entrecoupée de notes sur la nourriture et les hôtels. Mais l'ensemble se dérobe. À Athènes, l'étendue de la ville la rend difficilement compréhensible, assez repoussante ou tout simplement lassante dès que l'on s'éloigne des abords de l'Acropole. Elle a l'air chaotique, sale et désordonné de bien des villes méditerranéennes ; les ordures et les déchets en plastique cuisent sur le béton, dans la poussière et le bruit des moteurs. L'eau, la végétation, la fraîcheur manquent presque partout. Hors d'Athènes, ce sentiment d'inconfort dans le regard peut survenir à tout instant. Il y a bien sûr des paysages sublimes, mais aussi des îles entières laissées à l'abandon, des villages fantômes, et le doute d'évoluer dans un espace factice et dévitalisé. Et la tristesse vient de ce que le sens du voyage vacille.

Le voyage en Grèce, comme le séjour à Rome, a été investi d'un sens particulier, plus laïc que le pèlerinage à Jérusalem. C'était l'un des centres du monde occidental. La plupart des notions et des valeurs dont un Français dirait volontiers qu'elles sont essentielles pour lui, à commencer par la démocratie, ont été rattachées pendant longtemps à la Grèce. Le voyage en Grèce était un discours doublement mensonger, sur la Grèce autant que

sur l'Occident, mais il accompagnait aussi un élan dont l'épuisement est désormais notre présent. La désaffection pour les études classiques en Occident est bien connue : l'apprentissage du grec ancien est devenu encore plus rare que par le passé, les héros de Plutarque et les vers d'Homère n'évoquent plus rien à la plupart des bacheliers. L'Antiquité a perdu la place qu'elle avait occupée pendant plusieurs siècles dans notre imaginaire collectif. Si la Grèce apparaît occasionnellement dans les discours, les articles de journaux et les tribunes sur les réformes de l'éducation, c'est principalement à travers le regret de son oubli. L'enthousiasme un peu forcé qu'on voit ici et là et les réaffirmations névrotiques de la valeur du patrimoine antique n'emportent pas vraiment la conviction. Quelque chose s'est perdu en chemin, qui n'est pas anecdotique ni simplement culturel. Il y a désormais autour de la Grèce comme un flou, le sentiment d'une particularité sans détermination, et une lassitude par anticipation, sauf pour le soleil et la mer étincelante.

L'écriture sur la Grèce s'est elle-même raréfiée. Avec l'ouverture de l'École française d'archéologie en 1846, la veine des descriptions des monuments classiques s'est tarie, ou plutôt s'est répartie entre les publications dans des revues spécialisées et les guides touristiques. L'évocation, et la description, de la Grèce contemporaine a perdu de son sens avec l'apparition du tourisme. Elle s'est un temps réfugiée dans la littérature intimiste, les journaux et correspondances, pour prendre une forme plus anecdotique et personnelle, à quelques exceptions près, dont *l'Été grec*. Aujourd'hui, avec ses millions de visiteurs, la Grèce n'inspire que rarement l'écriture de récits de voyage, ou même de reportages. On a brièvement écrit sur ce pays pendant certaines phases de la crise qu'il traverse depuis 2008 pour évoquer la récession, les bouleversements de sa vie parlementaire, l'apparition d'un parti

néonazi, l'arrivée du SYRIZA au pouvoir, puis les vagues migratoires et les tensions avec la Turquie en mer Égée. Le blog de voyage, le guide touristique et les articles dans les mensuels publiés aux mois d'avril ou mai, pour appeler aux vacances, constituent l'essentiel de la littérature sur la Grèce, et s'écrivent presque dans une dimension parallèle à celle des reportages périodiques sur la crise. Celle-ci est passée sans être résolue, de façon bureaucratique, dans ce mélange d'accélération du temps et de langueur désarmante qui est désormais notre quotidien.

À la fin de mes études classiques, la perspective de chercher les Grecs dans la poussière et le silence de bibliothèques anglaises ou allemandes ne m'a pas beaucoup plu. J'ai essayé de trouver des prétextes pour des échanges universitaires en Italie ou en Grèce, mais on m'a conseillé de choisir entre la philologie et le soleil. Ce n'était pas un choix difficile : en vérité, si j'avais appris le grec ancien, c'est que traînaient dans ma tête quelques souvenirs lumineux d'un voyage à l'adolescence, la mer, l'attente d'un ferry dans la nuit, une tente plantée sous les pins, Delphes, et les excentricités des philosophes antiques. La philologie contraint à un mode de vie sédentaire et confiné, elle est aussi habitée par l'effroi de la solitude et de l'indifférence du public, mais ce n'est pas ce qui m'avait amené aux langues anciennes. L'Institut français d'Athènes, dont le *Fournos* n'était éloigné que de quelques rues, m'a finalement offert la possibilité de donner des cours pendant deux ans, de 2011 à 2013. Ce séjour s'est prolongé de voyages réguliers, presque chaque année. Ce texte est simplement un essai pour renouer avec l'écriture du voyage en Grèce, en partant de ce que j'ai fini par y voir ces dix dernières années.

Athènes

LA PETITE MONTAGNE sur les flancs de laquelle se trouve le *Fournos* a failli être rasée au XIX^e siècle. Des carrières y ont été ouvertes, puis fermées, puis rouvertes et encore fermées à plusieurs reprises entre 1830 et 1960, mais c'est finalement un projet de reboisement qui l'a emporté, et le Lykabette continue de dresser son sommet au-dessus d'une ceinture de pins, qui le couvre jusqu'à mi-hauteur. Dans le creux de la plus profonde carrière, on a installé un théâtre, et sur le sommet s'élève une petite chapelle dédiée à saint Georges. Depuis la terrasse de cette chapelle, on voit la ville s'étaler comme une croûte séchée d'un bout à l'autre de la plaine qui du Pirée s'enfonce au cœur de l'Attique. Elle grignote à peine les montagnes du Parnès et du Pentélique au nord, de l'Hymette au sud, et laisse bourgeonner ici et là de petites collines vertes : celle de Stréfis, celle du Turc, de Philopappos ou de Philothée... L'ensemble est d'une relative uniformité de couleur, du blanc sale au gris beige, ponctuée de quelques touches plus vives : des plantes aux balcons, des tentures sur les terrasses, du linge qui sèche aux fenêtres, la rouille qui mange les climatiseurs... D'une relative uniformité de hauteur aussi : de cinq à huit étages, à quelques exceptions près, comme l'hôtel Hilton, inauguré en 1963 malgré, justement, les protestations d'esthètes athénophiles qui lui reprochaient de gâcher l'harmonie de la ville. À partir d'un triangle central, on reconnaît facilement un plan hippodaméen qui se délite progressivement vers les banlieues de la ville.

Depuis le Lykabette, ou sur un plan, Athènes peut passer pour un exemple de planification urbaine, mais c'est tout le contraire : l'uniformité et la régularité y sont le fruit d'un chaos d'exodes, de myopes avidités, de négligences et d'incurie. Son aspect général est le résultat, notamment, de *l'antiparochi*, un montage législatif voté en 1929 pour résoudre le problème des bidonvilles qui se sont multipliés dans et autour d'Athènes après la Première Guerre mondiale. Le royaume de Grèce, qui s'était rangé du côté de l'Entente, avait obtenu dans un premier temps un mandat pour occuper et peut-être découper une partie de l'Anatolie à son profit. Mais ces gains territoriaux prévus par le traité de Sèvres (1920) ont été perdus à la suite d'une campagne militaire hasardeuse en 1921-1922. Les troupes kémalistes l'ont emporté et, pour éviter que la Grèce ne continue à revendiquer ces territoires, la Turquie a obtenu, avec le traité de Lausanne de 1923, des échanges de populations massifs, sur critères principalement religieux : un million trois cent mille « Grecs » orthodoxes ont été expulsés vers le petit royaume que, pour beaucoup, ils ne connaissaient pas et dont, pour certains, ils ignoraient même la langue, tandis qu'un demi-million de « Turcs » musulmans étaient expulsés vers l'Anatolie. Le royaume, faible et endetté, ne savait comment faire face aux besoins de cette population nouvelle et démunie. Il a confié le fardeau au secteur privé en lui facilitant la tâche. Tout possesseur d'un terrain ou d'un bien immobilier a reçu la possibilité de le céder à un promoteur en échange d'un appartement dans l'immeuble qui serait construit. Les promoteurs n'ont pas eu à avancer de capital pour construire la nouvelle Athènes. Dans les années 1930-1940, ce dispositif a rasé l'ancienne ville et élevé l'actuelle : les vieilles maisons, souvent de plain-pied et dépourvues du confort moderne, ont laissé la place à des immeubles en béton avec eau courante et électricité... Le système a continué de fonctionner à plein après la Seconde

Guerre mondiale, alors qu'il fallait reconstruire le pays, et a également participé quelques décennies plus tard à une bulle immobilière dévastatrice. Ici et là dans la coulée de béton ont survécu quelques îlots du passé, notamment des bâtiments néoclassiques protégés par la législation, comme tous les bâtiments construits entre 1830 et 1924. Le visage moderne d'Athènes est le résultat d'un débordement permanent sur le désir de conservation et d'illustration du passé, auquel a répondu un bricolage parfois heureux, parfois accablant.

Du haut du Lykabette, en observant les espaces verts autour de l'Acropole, on peut presque retracer les contours de la bourgade qu'était Athènes au XIX^e siècle, lorsqu'elle a été désignée capitale du royaume de Grèce né de la guerre d'indépendance. Setine (nom ottoman de la ville, issu de la contraction du grec *eis Athinèn*) comptait environ dix mille habitants avant l'insurrection contre les Ottomans, mais en 1830, entre les morts et l'exil des Turcs vaincus, elle en avait perdu la moitié. Prise et reprise plusieurs fois au cours du conflit, elle avait alors une tête à faire peur, selon Edgar Quinet : « *Sur le revers de la montagne où la ville s'élevait jusqu'à mi-côte, et dans le demi-cercle qu'elle traçait à sa base, des maisons en terre éboulées étaient roulées en tertres jaunâtres, où l'œil ne connaissait plus aucune forme.* »

La résurrection d'Athènes, ce devait être l'affaire des Allemands, puisque le roi désigné par les Puissances pour le royaume naissant était bavarois : au Grec Stamatios Kléanthis s'adjoignit Eduard Schaubert, qui présenta un plan géométrique, avec de larges rues, des jardins, de larges places et des zones réservées pour les fouilles archéologiques ; mais les spéculateurs qui avaient acheté des biens quand la ville avait été désignée capitale résistèrent si bien aux expropriations qu'un an plus tard, Leo von Klenze proposa un deuxième plan pour la ville, qui déplaçait jardins et palais et réduisait la largeur des rues

(et donc l'ampleur des expropriations). Ce plan dut encore être retouché. Finalement, en quelques décennies, le nouvel urbanisme a démoli une bonne moitié de l'ancien centre-ville et livré aux archéologues les quartiers qui se trouvaient au-dessus de l'agora antique et du Céramique.

Le centre de la ville ottomane, qui s'étendait au pied de l'Acropole et recouvrait l'agora romaine, la bibliothèque d'Hadrien et la place de Monastiraki avec ses bazars et ses mosquées, a été presque intégralement détruit, en plusieurs étapes, parfois surprenantes. Par exemple, la Médresa – où, lors du déclenchement de l'insurrection de 1821, les notables ottomans décidèrent l'exécution de tous les adultes mâles de la ville, décision annulée par le *cadi* Halil – devint un temps une prison et le roi Othon y enferma justement un héros de la guerre d'indépendance, Makriyannis. Elle a finalement été détruite en 1914.

L'Acropole elle-même, encore habitée au début du XIX^e siècle, fut nettoyée des constructions postérieures au programme de Périclès – ou presque : on ne put y réinstaller la foule de statues qui l'encombraient au V^e siècle, mais on y coula des dalles de béton pour le confort des visiteurs. Sur le flanc nord de la colline, une zone escarpée où les Ottomans avaient entassé leurs esclaves africains, et nommée pour cette raison « les Pierres noires », se trouve désormais figée dans le blanc cycladique des *Anafiotika* : à la fin du XIX^e siècle, deux ouvriers originaires de l'île d'Anafi, qui ne trouvaient pas où se loger dans la ville dévastée, décidèrent de profiter de la marginalité du lieu et construisirent nuitamment de petites maisons blanches, avant d'être imités par leurs compatriotes venus dans la capitale.

Comme la végétation a envahi les espaces fouillés et figés par les archéologues pendant qu'on bétonnait les alentours, ces manœuvres urbanistiques qui visaient à redonner à Athènes son éclat antique pour fonder le nouvel État dans le mythe de la Grèce classique ont

donné naissance à une ville qui est aujourd'hui le négatif approximatif de son dessin initial. C'est pourtant ce centre, de l'Acropole à la Pnyx d'un côté, et à l'agora de l'autre, qui a fourni pendant des siècles une justification suffisante au voyage en Grèce.

L'histoire ancienne est évidemment l'une des causes de la difficulté à voir la ville aujourd'hui ; on y vient pour quelques traces d'un passé lointain et usé par des siècles de pèlerinages culturels, puis on part vers d'autres lieux plus agréables : les côtes du Péloponnèse ou les îles. Athènes est trop vaste, aride, minérale et polluée, parfois sale, et toujours bruyante et confuse. Quand on s'éloigne des quartiers lissés pour le tourisme, certains boulevards paraissent démesurément larges et désespérants aux heures les plus chaudes. On tombe sur des enchevêtrements improbables de ponts et de souterrains en béton, comme aux croisements des boulevards Syngrou et Callirois. Pourtant, cette ville aux poubelles et aux axes routiers surchargés, cette ville où l'on découvre des vues surprenantes sur l'Hymette et de minuscules chapelles byzantines encastées entre deux supermarchés, cette ville où voisinent un bâtiment néoclassique en ruines sur lequel s'appuie un échafaudage posé là pour l'éternité et un bâtiment de huit étages dont l'ascenseur est une antiquité, cette ville farcie de *kaféneia* traditionnels autant que de restaurants à prétentions modernistes, où le plus confortable appartement ne semble jamais tout à fait terminé, cette ville est un miracle, parce qu'elle offre de façon impudique et sans aucune élaboration une stratigraphie historique grâce à laquelle la passion pour le passé n'a ni à se taire ni à se protéger de l'agression du temps présent : chaque époque peut se retrouver encastée dans sa négation complète, sans que cela pose de problème. Malgré les monstruosité, le miracle d'Athènes, c'est que l'empilement et la juxtaposition sans principes y sont toujours, à un certain

niveau, source de beauté et d'harmonie, et souvent d'humour, pour peu qu'on ait le temps de bien y regarder.

Plusieurs personnes m'ont aidé à ne pas me contenter de quelques vues séduisantes sur la ville et à ne pas regarder le reste avec dégoût. Peu après mon arrivée à Athènes, j'ai rencontré une jeune femme qui changeait d'appartement tous les trois ou quatre mois. Elle traquait les étiquettes jaunes collées sur les immeubles, avec une brève description du bien à louer et un numéro de téléphone. L'effondrement économique du pays avait eu pour première conséquence de démultiplier les offres de location : on louait une chambre, un appartement, une maison. Nous avons ainsi parcouru des quartiers et des kilomètres, et visité des dizaines de logements. Toujours affable, toujours souriante, elle visitait puis, à peine sortie, m'expliquait avec une moue capricieuse son dégoût face à tel ou tel détail. Elle commentait l'appartement, le bâtiment, le quartier et ses habitants. J'étais concentré sur les mots qui s'envolaient de ses lèvres, mon vocabulaire et ma compréhension de la ville s'étendaient avec nos visites immobilières.

Ses retards, aussi, ont constitué une part importante de ma vie à partir du moment où nous nous sommes rencontrés. Je l'attendais parfois plus d'une heure à la sortie du métro, en face de l'hôpital où elle travaillait ; j'observais les malades qui allaient et venaient, les jeunes qui vendaient des cartes téléphoniques pour les trois opérateurs en concurrence en Grèce, les couples amoureux dans le parc voisin, j'apprenais à retarder ma faim jusqu'au milieu de l'après-midi ; je l'attendais place Syntagma en lisant et relisant les titres des journaux suspendus autour des kiosques, qui étaient presque tous faits des mêmes mots et des mêmes photographies ; je comparais les mérites des différentes cartes postales, presque toutes les mêmes, sur lesquelles nous écrivons presque tous les mêmes mots ; je

l'attendais à Gazi pour aller rejoindre ses amis musiciens, je l'attendais dans la salle du *Gazoo* après son concert, je l'attendais à table en détaillant les murs du restaurant pendant qu'elle répondait interminablement à un appel, je l'attendais en regardant les vols des taxis jaunes sur les grands axes athéniens, je l'attendais dans l'*Empros*, ancien atelier typographique transformé en théâtre puis abandonné, et j'apprenais les mots « lieu occupé autogéré », plus tard je l'ai attendue à Hydra alors que la mer avait cloué les bateaux à quai... Quand ses retards dépassaient ma capacité à détailler du regard les lieux, je sortais un livre et je déchiffrais à voix haute un peu de grec par-dessus les bruits de la ville, et mon oreille étalonnait les sons que j'émettais aux bribes de conversation qu'elle attrapait au hasard ici et là. Et puis tout à coup, elle arrivait, avec un sourire et une explication qui ne signifiait rien d'autre que « j'ai effectivement deux heures de retard », ou avec un « *popooo* » qui exprimait l'urgence, et l'inutilité de revenir sur le passé. Le temps se décomposait, mais je ne m'ennuyais pas parce que dans le même temps, la ville et la langue gagnaient en épaisseur.

Par la suite, quand mon grec a été suffisant pour tenir des discussions suivies, chaque ami a eu sa petite histoire à me raconter sur tel ou tel quartier. L'un d'entre eux, particulièrement érudit, m'a fait apercevoir l'imposante littérature qui existe en grec sur l'Athènes moderne, et dont presque rien ne transpire en français parce que peu de monde aurait du temps à lui consacrer ; pour nous qui n'y habitons pas, l'histoire de la cité de Socrate et de Périclès s'arrête toujours avec la fin de l'Antiquité et lorsque nous la visitons en ayant un peu le sens de l'histoire, nous le faisons avec le même regard que Cicéron : « *Dans cette ville, l'empreinte du passé n'a pas de limite ; où que nous posions nos pieds, nous trouvons une trace de l'histoire...* », s'exclame-t-il avant d'énumérer des noms d'orateurs, de philosophes et de poètes déjà vieux de plusieurs siècles.